

« Nous entrons dans une période instable et dans l'ère de l'entraide »

Entretien avec **Pablo Servigne**

Les éditions Nature & Progrès viennent de publier Nourrir l'Europe en temps de crise, version corrigée et augmentée, pour le grand public, d'un rapport scientifique réalisé par Pablo Servigne. Les constats et les propositions de ce livre, basés sur des études scientifiques récentes et pointues, sont tranchants, sans langue de bois et très originaux, en décalage complet avec le discours politique classique. Après la lecture de cet entretien, un conseil : respirer un grand coup ! Propos recueillis par Guillaume Lohest, retranscrits avec l'aide de Chloé Darge.

Quelles sont les crises évoquées dans le titre du livre ?

Eh bien, toutes les crises que nous connaissons déjà : le climat, le pic du pétrole et des autres ressources, la destruction de la biodiversité, l'accès à l'eau, les crises financières... La nouveauté, c'est de considérer toutes ces crises en même temps ! Nous avons l'habitude de cloisonner nos savoirs en disciplines. Chacun dit « c'est la crise » dans son domaine et cherche des solutions spécifiques et isolées. En fin de compte, le problème est absolument partout, il est systémique. Il faut donc imaginer des solutions qui répondent à toutes les crises en même temps... Ce qu'il faut souligner aujourd'hui, c'est qu'à cause des interactions entre ces crises, leur gravité, leur ampleur va en s'accélérant. Les scientifiques ont donné un nom à ce mouvement historique d'accélération : l'anthropocène. Il s'agit d'une nouvelle ère géologique dans laquelle nous sommes entrés, rien de moins, l'ère dans laquelle l'être humain est devenu lui-même une grande force géologique qui parvient à bouleverser les grands cycles biogéochimiques du monde. On sort de l'holocène, qui fut une grande période de stabilité de dix mille ans durant laquelle l'être humain a découvert l'agriculture, la sédentarité, etc. Nous entrons dans une ère beaucoup moins stable.

Ces crises entremêlées ont des conséquences sur l'avenir des systèmes alimentaires...

Notre système alimentaire industriel connaîtra probablement des grands bouleversements dans les années qui viennent. Il est important de comprendre que l'avenir ne sera pas forcément linéaire : il peut y avoir des ruptures. Dans les politiques qu'on va mettre en place pour



répondre aux crises, il s'agit de prendre en compte les deux visions. D'une part, ce qu'on fait déjà, élaborer des politiques linéaires, comme si la transition allait être douce, vers le renouvelable, vers un futur meilleur. D'autre part, ce que personne ne fait encore, on devrait aussi installer des cellules de crise, des groupes qui pensent l'éventualité des catastrophes, disons-le clairement. Les données scientifiques sont telles qu'on ne peut rester dans le déni de ces éventualités.

Pourquoi avoir abordé ce thème de l'alimentation ?

Je me suis rendu compte, au fil de mes recherches, que les systèmes alimentaires touchaient absolument tous les thèmes, et donc toutes les crises. Ils sont liés, par l'agriculture, au climat, à l'énergie, au pic pétrolier, à la biodiversité, à la santé des citoyens et des agriculteurs. Il y a l'économie, le social, tout est là. C'est une excellente manière de comprendre le côté systé-

mique de ce qui nous arrive, des grands chocs qui peuvent affecter le système. Et surtout, c'est une manière très facile, très intuitive, de commencer à changer ses modes de vie, pour ceux qui prennent conscience des crises.

Ton livre ne concerne donc pas l'agriculture, mais les systèmes alimentaires dans leur ensemble...

Quand on réfléchit à l'avenir de notre nourriture en Europe, la plupart du temps on pense seulement à l'agriculture. Mais c'est uniquement un tout petit maillon du grand système alimentaire qui inclut les supermarchés, la gestion des déchets, le transport, le stockage, la réfrigération, la production de pesticides et d'insecticides, la mécanisation agricole, la consommation et la demande – ce que veut le consommateur. Si ce dernier veut beaucoup de viande, tout le système va changer. S'il veut du local, le système va changer, etc. Donc l'agriculture est un petit maillon, impor-

tant mais limité, de ce système que la plupart des gens ignorent. Pour la lasagne qu'on achète au supermarché, peu de gens connaissent toute la chaîne, en amont, qui lui a permis d'arriver dans notre caddie, et après la consommation, la fin de la chaîne alimentaire, la gestion des déchets... Peu de gens connaissent cela ! Les systèmes alimentaires sont invisibles. L'idée, c'est de les rendre visibles, maîtrisables par tout un chacun, donc autonomes. Il faut se débrancher du grand système industriel qui va peu à peu se dégrader, voire s'arrêter.

Concrètement, quelles sont les alternatives pour les gens ?

La manière d'aller de l'avant, c'est de construire des petits systèmes plus autonomes. Pour l'alimentation, ça veut dire, par exemple, des GASAP – AMAP en France –, des potagers collectifs... À Cuba, qui a subi des chocs énergétiques dans les années nonante, c'est ce qui est apparu spontanément. Quand les systèmes alimentaires se dérèglent, c'est spontanément la première chose qui apparaît : des voisins qui s'entraident pour se nourrir, cultiver des potagers, retrouver une certaine autonomie, donc pour reconstruire des petits systèmes alimentaires résilients. La résilience, c'est le concept clé pour aborder l'avenir des systèmes alimentaires. Dans le livre, je propose un ensemble de principes, de techniques, d'exemples, de recommandations politiques et citoyennes qui ont leur place dans la boîte à outils pour l'avenir. Il suffit d'ailleurs d'observer un peu le monde autour de soi, de se pencher, pour voir qu'une grande transition a déjà commencé.

À quoi ressembleront les systèmes alimentaires de demain, sur base de ton travail, puisqu'il est acquis que le système alimentaire industriel n'a pas d'avenir ?

Tenter de prédire l'avenir des systèmes alimentaires est un exercice de prospective très périlleux. Je suis parti du constat qu'à chaque révolution énergétique, tout le système alimentaire a changé. Le système alimentaire de nos sociétés à l'ère du charbon était totalement différent, à l'ère du bateau et de la traction animale également, et au néolithique aussi. À chaque révolution énergétique, tout change, et là nous allons vers une révolution énergétique, peut-être non voulue, mais puisqu'il n'y aura plus de pétrole, nos systèmes alimentaires se baseront sur autre chose. Tout va changer radicalement, cela, c'est cer-

tain. De quelle manière, c'est une autre question. Mon opinion, qu'on anticipe la transition ou qu'on l'attende, c'est qu'on va vers beaucoup plus de petits systèmes résilients. Petits systèmes, parce qu'on n'a plus assez d'énergie pour maintenir des grandes chaînes. En gros, la mondialisation est finie, on est en train de passer le pic de la mondialisation, on va vers de plus petits systèmes autonomes et sobres en énergie. On peut l'anticiper ou la subir, mais c'est la tendance. Et résilients, parce qu'il y aura de plus en plus de chocs, des chocs sociaux, climatiques, énergétiques, génétiques... Seuls les systèmes qui ont cette capacité de résilience pourront se maintenir. Pour le moment, on n'a pas encore vraiment réussi à anticiper la construction de systèmes résilients, et c'est tout l'objet de la transition.

Cela demandera des efforts collectifs...

Oui ! Dit autrement, ça veut dire qu'on arrive dans l'ère de l'entraide. Les petits systèmes, les communautés qui ne s'entraident pas seront les premières à péricliter. Par ailleurs, l'agriculture devra non seulement produire suffisamment, mais aussi réparer les écosystèmes. Les générations avant nous ont détruit les écosystèmes, ou les ont fortement dégradés, maintenant on va devoir reconstruire. Donc on va donc vers une agriculture de régénération. Et ça existe ! Il y a des techniques, méthodes, systèmes agricoles qui régénèrent les agroécosystèmes.

Est-ce un retour en arrière, à l'époque pré-industrielle ?

Non, non, ce n'est pas un retour en arrière pour deux raisons. La première, c'est que dans le passé, les écosystèmes étaient bien meilleurs, le climat beaucoup plus stable et la diversité génétique et culturelle bien plus grande. À cet égard, notre situation est pire que dans le passé ! Et ce n'est pas un retour en arrière pour une autre raison : nous pouvons bénéficier de toutes les erreurs du passé et rectifier le tir. En gros, l'idée de la transition c'est de prendre les bons éléments de l'agriculture pré-industrielle, et les apports positifs dans ce qu'on a inventé depuis. Il y a aussi de l'innovation agroécologique, on peut inventer de meilleures manières de cultiver et de construire des systèmes alimentaires encore plus sobres. On peut faire de l'innovation en traction animale, en associations culturales, trouver de meilleurs composts, de meilleures fertilisations, de meilleures

manières d'utiliser l'énergie. Ca va donc être un mélange entre passé et futur, entre innovations techniques et culturelles, et ça va être l'avenir ! On ne peut pas retourner dans le passé.

De la même manière qu'on peut changer de regard sur l'évolution des rendements dans l'agriculture, catastrophique d'un point de vue énergétique, on peut aussi considérer les connaissances et la Science autrement que comme la quantité de technologies commerciales brevetables, avoir une vision plus large que la simple vision High Tech.

En effet, la technique peut aller dans un sens ou dans un autre. Concevoir des machines de traction animale beaucoup plus efficientes, c'est aussi de la technologie, c'est aussi un système technique qu'on apporte mais qui va dans une autre direction, qu'on qualifie de *Low Tech*...

Une machine de traction animale n'est pas moins technique, voire technologique, qu'un smartphone.

Oui, c'est ça. On peut aussi dire que le vélo est une invention bien plus intéressante que la voiture, en termes d'énergie. Yvan Illich le disait déjà : avec une voiture, on fait 6 km/h de moyenne en ville... Si l'on prend en compte, dans le calcul de la vitesse, tout le temps consacré à gagner de l'argent pour se payer la voiture et le carburant.

Tu assumes le terme « catastrophiste », mais dans quel sens ?

Le constat est clair : on va vers des catastrophes, l'enjeu est de l'accepter. Une fois qu'on a fait ça, on a parcouru la moitié du chemin. On peut alors construire des politiques basées sur des constats clairs et lucides. Cela, c'est du réalisme. C'est en ce sens que je me considère comme un catastrophiste raisonnable, ou « éclairé » pour reprendre les mots du philosophe Jean-Pierre Dupuy. Le monde a basculé, c'est un fait. En conséquence, l'utopiste aujourd'hui est celui qui pense que le monde va continuer tel quel, qu'on va peut-être même poursuivre la croissance et aller vers un progrès linéaire. Alors qu'être réaliste c'est prendre acte des catastrophes. Donc je suis catastrophiste, non pas parce que je souhaiterais des catastrophes, non pas parce que j'aurais renoncé à l'action ou à améliorer les choses, mais simplement par constat lucide. L'alternative à cela, et c'est bien pire, c'est le déni, qui est l'attitude la plus répandue. ●